

*La « source », le « mur » et le « murmure » :
Rencontre d'Adrien Finck et Michèle Finck avec Claude Vigée*

par Michèle Finck

Lorsqu'en décembre 2013 Claude Vigée m'a dicté au téléphone un distique qu'il venait d'écrire, en me disant que ce distique m'était destiné tout particulièrement à moi, savait-il que ces vers pouvaient condenser l'essence même de ce qu'il nous avait offert, à mon père et à moi, dès les premières rencontres datées de 1975 ? Voici ce distique :

Ne jette jamais un mur
Sur la source et son murmure
(publié dans *Pent-être*, 2014).¹

Les vocables majeurs de ce distique (« source », « mur », « murmure ») condensent la leçon de vie et de poésie indissociable, pour mon père et pour moi, de notre rencontre avec Claude Vigée. « Source », car Claude Vigée nous est apparu fondamentalement tout de suite comme un être en qui coule une « source » toujours vive et jaillissante. Par là même, il nous a enseigné à être nous-mêmes « source ». « Mur », car Claude Vigée est celui qui nous a appris à lutter contre les « murs » de toute sorte qui empêchent la « source » intérieure de couler. Pour mon père et pour moi, certes, les « murs » à dépasser ou à abattre n'étaient pas les mêmes : « murs » davantage historiques et linguistiques pour mon père ; « murs » plus liés à des angoisses existentielles pour moi. « Murmure » enfin, car Claude Vigée est celui qui nous a appris à laisser toujours l'initiative au « murmure » de la « source » en nous, c'est à dire à la poésie. C'est ainsi qu'autour de la clé de voûte centrale et mentale qu'est le mot vigéen « source », notre rencontre avec Claude Vigée durant toutes ces années peut être placée sous le signe d'une dialectique du « mur » et du « murmure » qui, au-delà de mon père et de moi, est sans doute partageable avec tous.

La « source » d'abord

Mon père, Adrien Finck, a rencontré Claude Vigée en 1975, à Strasbourg, lors d'un repas chez le professeur Jean Lebeau, germaniste qui avait lui-même rencontré Claude Vigée alors qu'il dirigeait un centre culturel français en Allemagne ou en Autriche. Mon père et Claude Vigée m'ont tous deux souvent raconté par la suite cette première rencontre décisive. Toujours, à propos du récit de leur rencontre, est revenue cette anecdote qui parle d'elle-même : après le repas chez les Lebeau, mon père a ramené en voiture Claude Vigée chez lui et le sentiment d'amitié qui les a réunis d'emblée était si fort qu'ils sont restés à parler ensemble dans la voiture jusqu'à une heure très avancée de la

¹ Ce poème est dédié à Anne Mounic et Guy Braun.

nuits. A partir de ce moment-là Claude Vigée, à chacun de ses retours en Alsace, venait dîner chez nous. C'est lors du premier dîner de Claude Vigée à la maison, que je l'ai moi-même rencontré. De quoi parlaient mon père et Claude lors de ces repas-rituels ? Essentiellement de la poésie et de l'Alsace ! Moi-même, qui devais avoir environ quinze ans, je restais silencieuse à les écouter. Tout de suite, j'ai vu en Claude Vigée un homme de qui coule une « source » : un être-source. Il y a donc des hommes, me disais-je confusément, desquels coulent une « source » ! Leurs visages, leurs corps entiers, ne sont que « sources » qui semblent couler « *sponte sua* », comme disait Virgile.

Plus tard, j'ai compris que cette « source » chez Claude Vigée n'est pas seulement native et innée. J'ai compris, à la lecture de l'œuvre, que la « source » chez Claude Vigée coule à la fois par la grâce (comme chez Mozart) et par la lutte (comme chez Jacob). C'est ainsi que j'ai placé mon introduction à l'œuvre complète de Claude Vigée, aux éditions Galaade, sous le signe des deux figures de Mozart (emblème de la grâce) et de Jacob (emblème de la lutte). Je voudrais insister d'emblée sur le fait que derrière le vocable « source », dans le distique de Claude Vigée, qui est la clé de voûte de mon étude, il y a une expérience indissociable de l'Alsace et des Vosges. Alors que je faisais part à Claude Vigée de cette intuition, à la lecture de son distique, lors de notre entretien téléphonique du 22 octobre 2014, il m'a répondu aussitôt en alsacien : « La source 'A Bächele' ; oui, c'est lié pour moi à des souvenirs du Hohwald vosgien ». La « source », telle que l'a vécue Claude Vigée, est donc consubstantielle à des souvenirs qui remontent à l'origine alsacienne.

Si j'ai d'abord rencontré Claude Vigée lors des dîners chez mes parents à Strasbourg, je n'ai pas tardé à le rencontrer ensuite à Paris : à partir de l'année 1981, où je suis moi-même venue vivre à Paris (ayant réussi le concours de l'Ecole Normale Supérieure) ; et surtout à partir de l'année 1984, où j'ai décidé de consacrer mon mémoire de D.E.A. à Claude Vigée, sous la direction du professeur Pierre Brunel à la Sorbonne (« Exil et origine dans 'La Vallée des ossements' de Claude Vigée »). C'est en effet surtout à partir de 1984 que je suis allée très régulièrement prendre le thé (accompagné de pains d'épices beurrés) chez Claude et Evy, rue des Marronniers. Ces rencontres se sont encore intensifiées lorsque, avec Hélène Péras, nous avons formé le projet de diriger à Cerisy un colloque consacré à Claude Vigée, qui aura lieu en 1988.

Mais je voudrais revenir à mon sentiment profond lorsque, ayant quitté Strasbourg, j'ai rencontré Claude Vigée par moi-même, sans la tutelle familiale et paternelle. Voici ce que j'ai découvert presque immédiatement : Claude Vigée est certes un être-source, comme je l'avais compris aussitôt lors des dîners chez mes parents ; mais il est aussi un sourcier, qui devine les « sources » cachées dans l'autre et qui permet à l'autre d'accoucher de sa propre « source ». C'est ainsi qu'il a aidé papa, dès les années 1975, à accoucher de la « source » profonde qu'il portait en lui et qu'il m'a aidée moi-même, dans les années 1984, à accoucher de ma propre « source ».

Je voudrais terminer ce premier pan de ma réflexion autour de la « source » chez Claude Vigée par une citation d'Erri de Luca, dans *Et il dit* : « Béni soit celui qui inaugure une source »². Claude Vigée a été d'abord, pour papa et pour moi, celui qui a contribué à nous aider chacun à dégager notre propre « source », enfouie au plus profond de nous-mêmes.

Je dirai maintenant quelques mots plus brefs sur les deux autres vocables du distique de Claude Vigée.

2 Erri de Luca, *Et il dit*. Paris : Gallimard, 2011, p. 21.

« Ne jette jamais un mur / Sur la source et son murmure ». De quels « murs » castrateurs Claude Vigée nous a-t-il aidés à nous délivrer, mon père et moi ? Pour mon père, le « mur » que Claude Vigée lui a appris à démolir, patiemment, est le « mur » du mutisme et de l'alinguisme. Claude Vigée, à qui j'ai lu ce passage de mon article le 5 mai 2015 rue des Marronniers, m'a dit d'insister sur le fait que réciproquement mon père l'a aidé à démolir ce même « mur » : « C'était mutuel », m'a-t-il dit. Mon père, né en 1930, faisait partie comme Claude Vigée de cette génération qui, en Alsace, a été écartelée entre l'allemand (depuis 1870, l'Alsace était devenue allemande) et le français (après la seconde guerre mondiale, l'Alsace est redevenue française). Le drame de mon père et de toute cette génération alsacienne a été très bien condensé par le titre de l'autofiction qu'il a écrite en allemand : *Der Sprachlose* (littéralement : « celui qui est sans langue » ou « l'alingue »). Ce livre raconte comment lui-même (et avec lui les Alsaciens nés entre 1870 et 1945) a profondément souffert d'être sans langue véritable : il ne pouvait trouver racine ni dans la langue allemande ni dans la langue française (maîtrisant certes ces deux langues, mais pas en profondeur) ; la seule langue dans laquelle il aurait pu s'épanouir était le dialecte alsacien, mais ce dialecte, après guerre, a été violemment dénigré (comme Claude Vigée l'a très bien expliqué dans ses livres). C'est ainsi que mon père a souffert dans sa chair d'un alinguisme profond et castrateur, qui n'est autre que ce « mur » que Claude Vigée l'a aidé à essayer d'abattre.

Comment ? Claude Vigée non seulement a trouvé la formule du drame alsacien, comme nul autre avant lui, mais aussi a écrit, dans ce dialecte alsacien réprouvé, un livre majeur : *Les orties noires* (qu'il a d'ailleurs dédiées à papa). A cet égard, Claude Vigée est celui qui l'a aidé doublement : d'une part en lui rendant confiance dans ce dialecte alsacien décrié, en lui prouvant qu'on peut faire œuvre (et même œuvre majeure) en dialecte ; et d'autre part en l'aidant à transmuier la malédiction du bilinguisme en bénédiction. Il est sûr que c'est par Claude Vigée interposé (homme et œuvre confondus) que mon père, de l'alingue qu'il était (« *der Sprachlose* »), est peu à peu devenu l'inventeur de ce qu'il a appelé à la fin de sa vie « triphonie » (poèmes mêlant le français, l'allemand et l'alsacien), voire « europhonie ». Abattre le « mur » de « l'alinguisme » : voilà ce que mon père, grâce à Claude Vigée, est peu à peu parvenu à faire, en transmuant l'écartèlement mortifère entre deux langues mal assumées en un polyglottisme littéraire fécond à trois voix. Mais chez mon père cette transmutation, pour profonde qu'elle ait été, n'a jamais été, jusqu'à la fin, sans retour du refoulé et sans angoisse viscérale d'être privé de langue. C'est dire que le fameux « mur », évoqué par le distique de Claude Vigée, est resté pour mon père sans cesse à abattre, encore et encore ; la tâche de lutter contre ce « mur » a été pour lui inachevée et inachevable, comme pour Claude Vigée lui-même. Ils ont donc partagé tous les deux et la nécessité de détruire le « mur » de l'alinguisme et la hantise constante du retour de ce « mur », par les voies abyssales de l'inconscient qui reflue depuis l'enfance profonde alsacienne.

De mon propre « mur », que Claude Vigée m'a aidée à démolir, je ne dirai que quelques mots (préférant concentrer mes propos autour de mon père). Disons simplement que ce « mur » a été double : d'une part j'ai souffert du « mur » qu'était le mutisme de mon père (vivre avec un père « alingue » peut être castrateur) ; et d'autre part j'ai été opprimée par un « mur » existentiel (ce n'est pas ici le lieu pour en parler). Ce double « mur », Claude Vigée a été de ceux qui m'ont aidée à le vaincre peu à peu, en faisant moi aussi, lentement mais obstinément, œuvre de poésie. Reste le troisième terme du distique de Claude Vigée :

le « murmure » : « Ne jette jamais un mur / Sur la source et son murmure »

- 182 -

Le « murmure » est un vocable important de l'art poétique de Claude Vigée, comme le suggère par exemple le titre du livre *Le fin murmure de la lumière* (2009). Ce livre recèle d'ailleurs de très beaux passages sur le lien entre les deux mots matriciels « source » et « murmure » dans l'univers imaginaire de Claude Vigée³ : « Je pense que ce qu'on écoute en amont, au plus profond de soi-même », écrit Claude Vigée, « c'est un murmure presque silencieux semblable à celui d'une rivière, le bruit léger d'une source qui se met à couler (...) Il faut se pencher en soi-même et parfois même hors de soi, certaine nuit ou très tôt le matin, pour entendre ce message silencieux ».

De ce troisième vocable clé, « murmure », je dirai juste ceci : Que désigne Claude Vigée par ce mot « murmure », sinon l'acte poétique lui-même, tel que la « source » en nous l'a mis au monde ? Le « murmure » est une définition même de la parole poétique ; et ce que nous apprend le distique de Claude Vigée, c'est à ne pas tuer en nous, à ne pas étouffer en nous, cette « source » qui « murmure » et dont nous sommes tous porteurs : la poésie.

La force du distique de Claude Vigée vient de ce que le mot qui désigne la poésie, le « murmure », soit fait des lettres mêmes du mot qui tue la « poésie » : le « mur ». Qu'est-ce que la poésie ? C'est une façon de transformer ce que Baudelaire appellerait la « boue » du « mur » en l'« or » d'un « murmure ». En d'autres termes, ce distique si riche est une injonction à travailler sur les mots, en particulier en les répétant, jusqu'à ce que de la répétition des sons naisse le sens : « mur » est castrateur, mais « murmure » (qui est une façon de travailler sur le mot « mur » en répétant les sons) est libérateur. Ainsi ce distique, en apparence si simple, est-il un condensé même de ce qu'est la poésie, telle que Claude Vigée nous apprend à la vivre et nous incite à la mettre au monde nous-mêmes. Mon père et moi – mais aussi nous tous – Claude Vigée nous a aidés à accoucher chacun du « murmure » de notre propre « source » : la poésie. Et pour cela je tiens à exprimer à Claude Vigée, au nom de mon père et en mon propre nom, ma (notre) profonde reconnaissance.

Pour finir, je voudrais en guise d'ouverture, proposer une réflexion sur la primauté du mot matriciel « source » dans l'œuvre de Claude Vigée. Ou plutôt, car ce serait trop long ici, mettre en relief la présence cardinale du mot « source » dans les tout premiers poèmes de Claude Vigée et dans ses tout derniers. Notons d'abord que le mot « source » s'oppose, dans le paysage mental de Claude Vigée, au maléfice de l'eau stagnante qui hante toute l'œuvre, comme le suggère par exemple le poème « L'art de la fugue » : « Mourir c'est (...) / s'enliser dans le marais du silence »⁴. Comme le soulignent ces deux vers, le « marais », cette eau stagnante, incarne pour Vigée l'antithèse absolue de la « source » et toute l'œuvre peut se lire comme une lutte continue contre la force castratrice des « marais ». Il faut être attentif surtout dans ces deux vers au couplage majeur des vocables « s'enliser » et « silence ». Le « silence » désigne la hantise du mutisme chez Claude Vigée. Le verbe « s'enliser » suggère l'osmose entre cette peur du mutisme et les paysages faits de « marais » et « marécageux », qui sont l'antithèse totale de la « source fécondante » sur laquelle il ne faut jamais « [jeter] un mur ».

3 Claude Vigée, *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p. 37.

4 Claude Vigée, « L'art de la fugue », *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 179.

Dès les premiers poèmes de Claude Vigée, rassemblés sous le titre *Perce-Neige*, on ne peut qu'être frappé par la présence insistante de « l'eau » qui « coule », par exemple dans le poème strasbourgeois « Les quais de l'Ill » : « L'eau coule lentement entre les vertes îles »⁵. Et l'on ne s'étonnera pas que cette « eau » qui « coule » trouve, tout de suite, dans ces premiers poèmes, la voie vers le mot *princeps* : « source ». J'en veux pour preuve le poème « Léda », écrit « pour les 16 ans d'Evy », qui commence par une autre image d'« eau » libre, la « fontaine » (« Fontaine ruisselante ») et se termine par le mot « source » : « Léda dévêtue a frémi parmi les sources calmes »⁶. Le vocable « source » ici coïncide avec l'expression d'un érotisme heureux, indissociable de l'acte poétique tel que le vit le très jeune Claude Vigée. Le mot « source » revient aussi dans un autre poème de *Perce-neige*, intitulé « Plainte d'Éros adolescent » : « Fais chanter le désir aux sources de mes yeux »⁷. Dans ce poème aussi, il y a une profonde consubstantialité entre la plénitude de la « source » et la plénitude de « l'éros adolescent ». Être « source », aimer et écrire poétiquement sont trois actes indissociables dès les premiers poèmes de Claude Vigée.

Fait majeur : cette présence insistante du mot « source », qui caractérise les premiers poèmes dans *Perce-neige*, se retrouve dans les derniers poèmes de Claude Vigée, en particulier dans le poème « La double voix » qui donne son titre au recueil éponyme : Claude Vigée y suggère son désir de « me rapprocher de la source intime / qui luit au cœur du roc / où bruit / le fin murmure de la clarté muette »⁸. On ne peut être que saisi par la proximité entre ces vers (placés sous le signe de la « source » et du « murmure ») et le distique qui est la pierre angulaire de mon étude d'aujourd'hui : « Ne jette jamais un mur / sur la source et son murmure ». Ces deux poèmes, « La double voix » et le distique, sont à la fois un art poétique et une éthique de la « source » et du « murmure », compris en termes de force alchimique dirigée contre les puissances castratrices (« mur ») et contre la mort. Et c'est bien cette « source intime », évoquée dans le poème « La double voix », que j'ai vu couler de tout l'être de Claude Vigée, lorsque je l'ai vu pour la première fois en 1975, chez mes parents. Et c'est cette même « source intime » que j'ai perçue, au fil des années, en Claude Vigée, et que je perçois encore aujourd'hui, par-delà les misères du grand âge, quand je le vois rue des Marronniers : être-source, s'il en est, qui aide les autres, par sa présence et sa poésie, à accoucher de leur propre « source intime ».

En guise de *coda*, je voudrais citer deux poètes allemands qui sont aussi des poètes de la « source » et qui ont été des guides spirituels pour Claude Vigée (et aussi pour mon père et pour moi) : Hölderlin et Rilke. Tout d'abord un vers de Hölderlin, dans le poème « Le Rhin », qui gravite autour du verbe « sourdre » (qui est de la même racine que le mot « source »). Je le cite dans la traduction de Philippe Jaccottet (ami de Claude Vigée) qui aime à citer souvent ce vers : « Est énigme ce qui sourd pur »⁹. Dans son livre *Et, néanmoins*, Philippe Jaccottet revient sur ce vers central et le commente, en suggérant à quel point la question de la « source » est consubstantielle à la pensée de Hölderlin dans ce poème : « Pour Hölderlin, ce qui 'sourd pur', c'est le Rhin à sa source (...) Sources toujours à

5 Claude Vigée, « Les quais de l'Ill », in *ibid.* p. 836.

6 Claude Vigée, « Léda », in *ibid.*, p. 851.

7 Claude Vigée, « Plainte d'Éros adolescent », in *ibid.*, p. 857.

8 Claude Vigée, « Plainte d'Éros adolescent », in *ibid.*, p. 857.

9 Cité par Philippe Jaccottet, *Carnets 1995-1998 (La Semaïson III)*. Paris : Gallimard, 2001, p. 134.

peut être

ras de terre, si proches, et les plus lointaines ». Et pour finir, un vers du « Sonnet à Orphée II, 12 » de Rilke¹⁰, que Claude Vigée aime et connaît, et qui condense l'essentiel des hypothèses que j'ai risquées aujourd'hui, ici, en signe de reconnaissance envers Claude Vigée : « *Wer sich als Quelle ergießt, den erkennt die Erkennung* » / « Celui qui s'épanche en source, la connaissance le connaît »¹¹.

- 184 -



¹⁰ Philippe Jaccottet, *Et, néanmoins*, in *Œuvres*. Paris : Gallimard Pléiade, 2014, p. 1119.

¹¹ Rainer Maria Rilke, « Sonnet à Orphée II, 12 », in *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*. Traduction de J.F. Angelloz. Paris : Aubier Montaigne, 1974, pp. 216-217.